

ilement.

Il est étonné de voir un langage aussi incorrect, et tout en travaillant il est porté à faire les petites réflexions que je vais vous communiquer.

Il est tout à fait étrange, de voir des gens instruits martyriser en plein XIX^{ème} siècle notre belle langue française.

Il me semble que l'on pourrait être aussi juste sans être aussi long et aussi inintelligible.

Assurément nos pères avaient peu de mémoire car les *dicts* abonnent dans leur système.

De plus ils n'étaient pas économes; et chose singulière, certaines personnes de notre temps, très avares sous tous les autres points, sont d'une largesse incommensurable sous ce rapport.

Il leur semble que plus il y a de papier et d'écriture, plus il y a de science, quoiqu'au fond, très souvent il y en ait moins.

Aux grands maux, les grands remèdes, dit Tacite.

Le seul moyen, l'unique remède le voici: que l'on donne aux pauvres élèves les sommes dépensées inutilement.

On ne s'en trouverait pas mal, et la justice y gagnerait doublement.

Quelques réflexions de ce genre ne doivent pas contribuer fortement à faire disparaître la longueur de l'ouvrage.

Aussi la copie a paru à votre étudiant d'une dimension abominable.

Enfin il parvient à s'en rendre maître. Il promet de se reposer, mais à peine en a-t-il eu l'idée qu'une seconde copie arrive au pas de course.

Vous pouvez vous figurer ses tourments, quant à moi, je ne pourrais vous les exprimer.

C'est alors qu'il regrette son beau temps de collège, et malgré les chagrins qu'il y a endurés, cependant il sait maintenant que sa position actuelle ne vaut pas son ancienne.

Hélas! se dit-il, j'ai dit adieu aux *pensums* mais je ne l'ai pas encore dit aux *copies*, qui les remplacent admirablement bien.

La journée se passe.

Pas une parole d'encouragement. On ne lui a rien donné excepté de l'ouvrage.

A ses côtés sont ses compagnons aussi misérables que lui; mais plus accoutumés au système.

Derrière lui, est le patron qui examine attentivement son écriture.

Malheur à lui s'il a une belle écriture, car dès lors les *copies*, les *originaux* pleuvent sans relâche sur son pauvre dos.

Avis à ceux qui écrivent bien.

Je leur conseillerais s'ils étudient le droit, d'écrire mal et non pas de *mal écrire*.

Devant lui pour compléter le tableau, est une déclaration en bonne et due forme.

Combien de fois le pauvre clerc n'a-t-il pas déclaré qu'il avait une grande aversion pour les déclarations de cette espèce.

L'étude des auteurs va peut-être tout en l'instruisant l'amuser.

Qu'il se détrompe, en loi, tout est prosaïque, même jusqu'aux hommes.

Le lendemain le premier livre qui lui tombe sous la main est Domat. Il en parcourt quelques feuilles et se rassasié. Pothier sera plus intéressant se dit-il. Il l'ouvre, et se met en train de l'examiner, lorsque le mot terrible de copie vient lui déchirer le tympan.

Au lieu d'imiter on copie. Mauvaise habitude qui empêche le talent de se développer.

La copie est faite, c'est un original qu'il faut. On se met à l'œuvre. La loi comme de juste reste de côté. Le patron qui devrait avoir à cœur de posséder des clercs capables, les laisse par son insouciance vivre dans l'ignorance. On déserte peu à peu le bureau. C'est si sec, la loi, se dit-on, et rien pour l'arroser.

Pas un seul denier pour récompenser les fatigues de l'étudiant! C'est inouï.

Le droit enseigne pourtant, que lorsqu'un homme travaille, il doit être payé pour sa besogne. Cependant l'avocat le sait, mais mon droit, dit-il, est de ne rien vous donner, de ne rien vous apprendre, et de tout vous faire faire. Aussi l'étudiant est-il quelquefois très pauvre. Il n'a jamais connu les douceurs d'une bourse bien remplie. Toujours en arrière de son siècle pour les habits, il est néanmoins fanfaron. Il marche droit, car il l'étudie, mais le plus souvent il ne le sait pas du tout. Voilà, Messieurs les Collaborateurs, quelles sont les difficultés qui environnent et obstruent la cléricature de l'étudiant en loi.

Des Copies c'est sa besogne, l'ignorance est souvent son partage, et l'argent n'est pas son salaire. On le paye quelquefois en reproches.

Il fait de l'ouvrage au patron pour £100 au moins par année, et il n'a pas cent sous.

Maintenant, que les clients ne soient pas étonnés, s'ils trouvent peu d'hommes véritablement capables.

La faute en est aux avocats qui, trop égoïstes, gardent leur science pour eux, et craignent de la distribuer.

C'est leur intérêt qu'ils consultent et non celui du public.

La génération actuelle saura, je l'espère, mieux se comporter.

Ils ont acquis l'expérience, et il leur sera facile de la mettre à profit.

PÉRIGOURDIN.

Montréal, 14 Mai. 1858.

MON CHER GASCON,

Je n'ai qu'à me féliciter de ton assiduité, depuis mon appel, tous les mercredis tu t'es rendu chez moi, jamais je n'ai eu d'amant plus sincère et surtout plus aimable. Oh! si tous étaient généreux, sympathiques comme toi, comme nous serions heureuses, nous jeunes fillettes, comme nous serions belles, car tu le sais, ou si tu ne le sais pas, je vais te l'apprendre, le bonheur emporte avec lui la beauté! Mais non, il y en a qui... ah!... tiens, j'abandonne ce sujet, je suis heureuse, moi, pourquoi les autres ne le seraient-elles pas, pourquoi ne savent-elles pas choisir leurs amants, qu'elles fassent comme moi, qu'elles aiment le *Gascon*, je n'en serai pas jalouse, au contraire j'en serai plus contente?

Mais, en passant, tu m'as dit que le *Fantasque* était bien malade, je crois que cela est, car je ne le vois plus avec les lettres qu'il dérobait à mes compagnes, personne ne se plaint à présent de l'absence d'un billet doux. Il devrait bien être longtemps malade, ce petit filou, peut-être que cela le corrigerait.

Toi, mon Gascon, sois toujours aimable, et je t'aimerai toujours.

AMÉLIE.

Foi de Gascon, quoiqu'en dise le *Fantasque*, il ne pourra jamais parader avec sa *Grépe*, comme moi avec ma tendre Amélie.

FORBIN-GASCON.

Reponse au *Fantasque*.

MESSIEURS LES RÉDACTEURS DU GASCON,

Comme nous doutions fort de la loyauté des MM. du *Fantasque*, nous avons pris le parti de vous adresser cette correspondance, qui aurait dû paraître dans le *Fantasque* lui-même, puisqu'elle est une réponse à un de ses articles. Mais nous craignons les incivilités de cet insignifiant journal, et nous ne voulions pas nous exposer à essuyer un refus de gens de cette trempe. Au sujet du fameux article "une énigme résolue," d'un de leurs numéros, nous ne savons plus lequel, il nous avait pris fantaisie de répondre quelques mots pour dévoiler au public les impostures éhontées de ce tout petit journal; mais réflexion faite, nous nous sommes dit, à quoi